

Un dimanche de janvier au Cinéma Jean Eustache



Éditorial Michèle Hédin

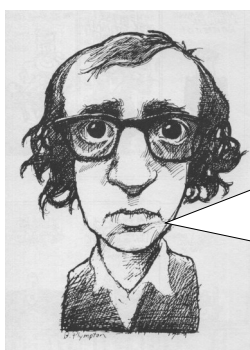
Perspectives en demi-teintes

Vous l'avez certainement lu dans la dernière mini-gazette ou entendu dans les médias, le bilan de l'année 2025 pour les salles de cinéma est loin d'être satisfaisant, avec une baisse de fréquentation de près de 15 % en moyenne. Le Jean Eustache n'échappe pas à la norme, malgré les mois de décembre et janvier qui présagent peut-être d'une embellie. C'est la raison pour laquelle, malgré notre envie, nous n'ajouterons pas de dépense supplémentaire en revenant au tirage papier de *L'Eustache d'encre*, le bulletin de l'association dont les colonnes sont ouvertes à tous les adhérents désireux de s'engager dans cette publication.

Dans ce nouveau numéro très copieux, plusieurs articles reviennent sur des événements du dernier trimestre. Ainsi, **Françoise Alaerts**, chargée de mission scolaire en décentralisa-

tion du Festival international du Film d'Histoire, évoque une séance particulièrement originale avec des lycéens, à propos du film de Luis Puenzo, *La Historia Oficial*. **Édouard Sivière** se remémore l'émotion qu'il a ressentie le jeudi 27 novembre, lors de son intervention à l'Unipop Cinéma autour de la figure et de l'œuvre de Robert Altman. Fidèle à lui-même, **Claude Aziza** rend un bref hommage à Brigitte Bardot et, influencé peut-être par la sortie en octobre d'une nouvelle adaptation du roman culte de Richard Matheson, *L'Homme qui rétrécit*, mais surtout par le film d'Alexander Payne *Downsizing*, s'intéresse à

...suite page 2...



C'est dur de faire un film, mais travailler pour de bon, c'est pire!

Woody Allen

Éditorial (suite)

l'humain infiniment petit en littérature et au cinéma.

La parution début janvier 2026 de *Il est temps*, le nouveau livre de l'ami Pierre Pommer, donne à **Patrick Richet** l'occasion de nous livrer ses impressions de lecteur. **Esméralda et Progrès Travé** reviennent sur la séance-débat du mercredi 14 janvier, en avant-première, autour du film documentaire de Thomas Lacoste *Soulèvements* (sortie nationale le 11 février), avec un focus sur les intervenants et les réactions du public. **Michèle Hédin** poursuit l'animation organisée à la veille de Noël autour de la vente d'affiches du cinéma en racontant l'histoire de cet art singulier qui a accompagné les films dès le début du XX^e siècle. En guise de mise en bouche, elle présente aussi quelques pépites du prochain Festival des Toiles filantes dont le thème *Ramène ta science !* devrait passionner petits et grands.

Poursuivant sa galerie de portraits des membres du personnel du Jean Eustache, **Céline Thibaut** complète celui de Zane Lukina en évoquant l'origine de sa vocation artistique. **Hélène Hanusse**, avec sa curiosité toujours renouvelée, s'inquiète du devenir de certains décors somptueux et de leur impact écologique. **Philippe Frontier**, par une métaphore originale, continue d'évoquer pour nous des scènes de culte relatives au voyage dans le temps. **Patrick Servel** revient sur la notion de cinéma Art et Essai et précise les critères qui déterminent l'attribution du label. **Hervé Bry**, avec sa culture et son humour habituels, évoque les chiens au cinéma, sous un angle singulier. Et en dernière page le rituel Photoscope de Catherine Vincent.

Bonne lecture à toutes et tous !

Petit rappel : les nostalgiques de la version papier peuvent la retrouver dans le hall du cinéma, en bout de comptoir, dans le classeur spécial réalisé par Patrick Servel.

Prochainement Au Jean Eustache



Robert Altman, d'hier à aujourd'hui

Édouard Sivière



À la suite de son intervention à l'Unipop Arts Littérature et Cinéma consacrée à Robert Altman le jeudi 27 novembre 2025, Édouard Sivière, ancien membre de l'équipe de rédaction de *L'Eustache d'encre*, a publié sur ses réseaux sociaux le message suivant, que nous nous faisons un plaisir de partager avec vous.

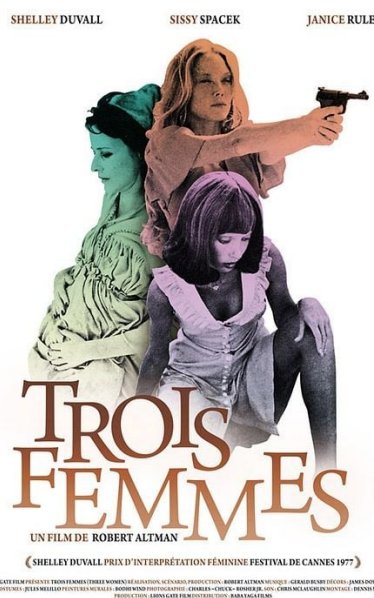
« Si on m'avait dit en décembre 2006, alors que je découvrais *The Last Show* en tant que fidèle spectateur du *Jean-Eustache*, que je monterais dix-neuf ans plus tard sur l'estrade pour donner une conférence sur Robert Altman (clôturée avec la dernière scène de ce film), je ne l'aurais pas cru.

C'était jeudi et c'était incroyable. Grande première pour moi et grand moment. Pour faire baisser le stress, je me suis répété que, chez Altman, la scène était la simple continuité de la vie.

Près de 170 personnes ont suivi cette intervention pendant 1h30 avec attention et, si j'en crois les chaleureux retours, avec plaisir (et

117 spectateurs ont assisté à la projection de *Trois Femmes* !).

Merci au cinéma *Jean-Eustache*, à Alix Daul, adjointe de direction, pour l'accueil rassurant, à Michèle Hédin pour l'accompagnement continu, à Nathalie Cazenave pour la disponibilité en cabine, à Jean Le Maître pour le café, à Jean-François pour la présence et le prêt de DVD felliniens... et à tous ceux présents dans cette belle salle. »





Le Festival du film d'Histoire de Pessac accueille chaque année un très grand nombre de scolaires. Il serait même le festival de France qui en détient le record (plus de 10 000 chaque année et parfois même 17 000) ! En novembre 2025, parmi les 11 200 élèves festivaliers, la moitié a participé à une séance décentralisée dans un des cinémas partenaires de Nouvelle-Aquitaine.

Le principe est identique dans chaque lieu : chaque film projeté est suivi d'une intervention en salle menée par un enseignant ou un médiateur culturel. Ces séances sont l'occasion d'échanges avec les élèves autour des thèmes développés dans le film, réflexions sur l'Histoire et le cinéma d'après les valeurs civiques prônées par la Mission pédagogique du Festival.

Une séance exceptionnelle cette année à Dax
À l'initiative de leur enseignante d'espagnol, les élèves de terminale du lycée de Borda sont venus voir le film argentin *L'Histoire officielle* (*La Historia Oficial*) de Luis Puenzo. Ces élèves faisaient tous partie de l'option espagnol du lycée et ont suivi le film en version originale espagnole sous-titrée en français.

L'intervention a ensuite été effectuée entièrement en espagnol par Fernando Rodrigues, professeur d'espagnol certifié en cinéma, venu spécialement à Dax avec l'accompagnatrice du Festival. Il a développé le contexte historique de la fin de la dictature militaire argentine et mis l'accent sur l'évolution du personnage central du film : Alicia, enseignante d'histoire, prend peu à peu conscience – sous l'impulsion de ses élèves notamment, mais également de proches – des réalités douloureuses occultées par la dictature. L'Histoire « officielle » qu'Alicia enseignait jusque-là va progressivement évoluer vers un récit plus objectif.

Plusieurs élèves ont pris la parole en espagnol, d'autres se sont exprimés en français et l'interaction avec l'intervenant s'est poursuivie en espagnol.

Les enseignants présents ont été enchantés de la séance et l'ont commentée sur le réseau social du lycée.

Une première pour le Festival, à renouveler !

Françoise Alaerts
Chargée de mission pédagogique en décentralisation

NDLR :
62 séances se sont tenues en deux semaines, dans 26 salles de cinéma partenaires en Nouvelle-Aquitaine ; 43 établissements scolaires ont participé au Festival décentralisé – 2 écoles, 13 collèges, 28 lycées.

Note de lecture

Patrick Richet

Le nouveau roman de Pierre Pommier, paru au moment de la césure entre l'ancienne et la nouvelle année a pour titre *Il est temps*. On ne pouvait rêver plus belle coïncidence...

La formule aussi impérative qu'énigmatique ne cesse de trotter dans la tête du narrateur qui, pour la première fois dans l'œuvre romanesque de Pierre Pommier, parle à la première personne. Ces trois mots concluent un message de son ami Robert qui vit retiré au fond d'une vallée pyrénéenne. Pour le rejoindre, François, le narrateur, emprunte un facétieux tortillard qui traverse forêts malades, vallées à sec et villages écrasés de soleil. Comme un petit théâtre ambulante, le *trans-montagnard* accueille des voyageurs qui délivrent un message, déploient leur talent, conversent et se confient. Sont-ils réels ? Sont-ils imaginaires, fruits de la somnolence de François ? Mêlant passé et présent, réflexions humanistes et expression d'une conscience inquiète, notre meneur de jeu nous prend par la main dans un envoûtant récit qui nous mènera à un terminus en forme de nouveau défi.

Lectrices et lecteurs pressés, ivres d'action et de phrases clinquantes, passez votre chemin ; amoureuses et amoureux de la sobriété et d'une sagesse ancrée au cœur de la terre, ce livre est pour vous.

Pierre Pommier, *Il est temps*, Éditions L'Harmattan, janvier 2026.

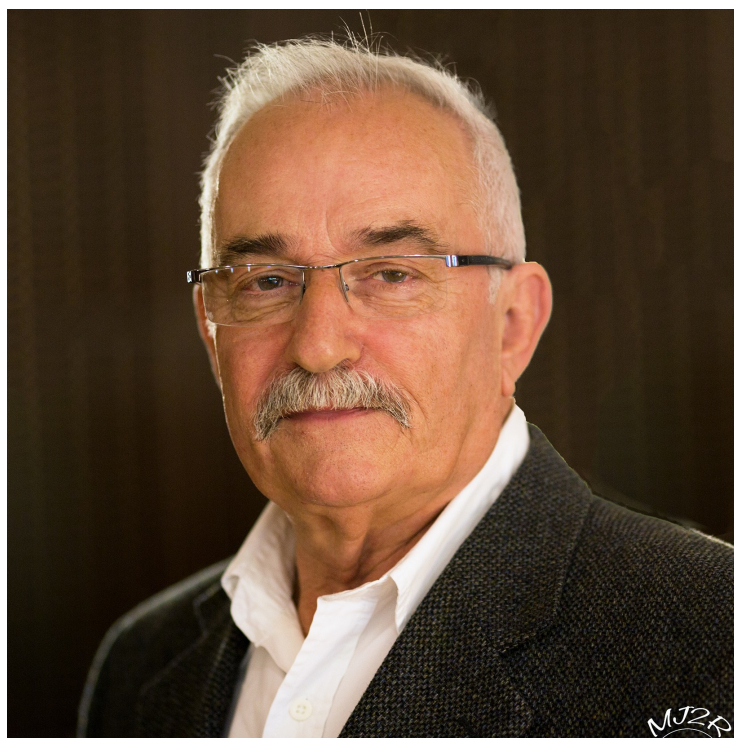
Pierre Pommier

Il est temps

roman

Un jour incertain se lève qu
en route pénètrent dans la fo
de grand chênes, en palpant
échangent des commentaires
sortent des bombes de peintu
les troncs d'une croix rouge,
peur, de la colère et de la mor
ne montrent aucune émotion
vue de ces arbres voués à une
programmée. Leurs propos a
des discussions sur l'actuali
match de rugby décisif a eu l
été contesté, mais le score a e

L'Harmattan | coll. *Écritures*



Les chiens au cinéma

Hervé Bry



Il ne sera pas ici question de personnages de canidés, pour de vrai ou animés, qui pullulent sur les écrans dans des productions majoritairement destinées au jeune public. Des noms ? La fidèle Lassie, le brave Rintintin, un Beethoven bien pataud, le malicieux Benji, et la Belle de Sébastien, par exemple. Ou, rayon animation : le triste Droopy, Balto le courageux, le benêt Scoubidou, les lascars de la Pat Patrouille, et les multiples occurrences disneyennes comme l'excité Volt, le gentil Rouky et son copain Rox, ou une seconde Belle, amoureuse de son Clochard. La liste ne serait pas complète sans un Dalmatien, parmi tant d'autres. Sans parler de nombreux films pour spectateurs plus matures, où nombre de cabots cabotins s'ébrouent dans des seconds rôles parfois mordants.

Des séances « dog-friendly »

De quoi parlera cet article, alors ? Eh bien, de canidés **devant** un écran. Oui, de chiens spectateurs ! Une info de première importance, lue dans la presse en ligne il y a quelques se-

maines, nous l'apprend. Titre : « *Agréable nouvelle* pour tous les « *dogdads* » et les « *dogmums* » : *vous pouvez aller au cinéma avec votre chien* ». En voilà un os à ronger !

Bon, il faudra tout de même résider à Paris pour assister à une telle projection, mais l'idée pourrait s'étendre à de nombreux cinémas en France, paraît-il. Concept venu d'outre-Manche, regarder un film en salle avec son chien est désormais possible de ce côté-ci du *Channel*. Le rendez-vous canin est pour l'instant mensuel, au cinéma Majestic Bastille, dans le 11^e arrondissement. Les séances « dog-friendly » permettent aux amateurs de cinéma d'assister à la projection en compagnie de leur animal installé sur un beau fauteuil rouge (qui risque de ne pas le rester longtemps). Les clebs peuvent même se restaurer à un stand de friandises adapté. C'est Youki qui doit être content !

Cynophile cinéophile

Face à cette initiative capitale, et bientôt provinciale, n'en doutons pas, démocratisant le 7^e art en direction du monde animal, on peut penser à des idées de séances Art & Essai adaptées pour maître cynophile avec son chien cinéophile, tous les deux spectateurs exigeants, lassés des Lassie, Rintintin et Milou. En voici quelques exemples :

- Pour toutou sinophile, qui se verrait bien passager de side-car : le récent et magnifique *Black Dog*, avec au début une meute impressionnante qui va clouer Lucky à son fauteuil.
- Changement de couleur avec *White Dog*, adaptation d'un livre de Romain Gary par Samuel Fuller en 1982 (*Dressé pour tuer* en français). Mais attention, l'animal de compagnie pourrait en ressortir enragé.

- Entre les deux, tout en nuances de gris, mais sans clébard à l'affiche malgré leurs titres : *Canine*, l'un des premiers longs-métrages de Yorgos Lanthimos, déjà bien déjanté, *Rage*, une œuvre de jeunesse de David Cronenberg, ou le récent et mal-aimé *La Morsure*, curiosité au score spectateur AlloCiné pitoyable de 1,5/5.

- Pour molosses ou roquets avertis et leur propriétaire au cœur bien accroché : l'horifique *Cujo*, avec un saint-bernard démoniaque, tiré d'un livre de Stephen King, et bientôt revisité par Darren Aronofsky.

- Un classique des classiques, comme *Une vie de chien*, pour aboyer de tristesse devant le compagnon à quatre pattes de l'infortuné Charlot, ou bien *Le Magicien d'Oz*, pour japper de plaisir devant Toto, le petit fox-terrier de Dorothy.

- Le rural *Chien de la casse*, où Raphaël Querard malmène son pote surnommé Dog, et *Comme un chien enragé*, où le duo Sean Penn/Christopher Walken aux abois se cherche des puces.

- Enfin, cerise sur la croquette, le superbe *L'île aux chiens*, film d'animation de Wes Anderson, où un petit garçon part à la recherche de son *Chien perdu sans collier*. Gabin n'est pas au générique. Gaby Morlay, non plus. Ni Vicky Klebs.

Des chiens palmés

Pour satisfaire les goûts de ce public de niche, les programmeurs de salles peuvent aussi piocher dans une liste de films de qualité, « palmdogisés » à Cannes, c'est-à-dire récompensés pour la meilleure prestation canine sur grand écran. Des exemples : *Dogville* (2003), *The Artist* (2011), *Godland* (2022) – et non pas *Dogland !* –, *Anatomie d'une chute* (2023), *Le Procès du chien* (2024), et *Sirât* (2025). Belle sélection, qui ravira humains et canidés.

Côté félins

Et les chats cinéphiles alors, ils comptent pour du beurre ? D'accord, il y a moins de chats policés que de chiens policés, capables de soutenir

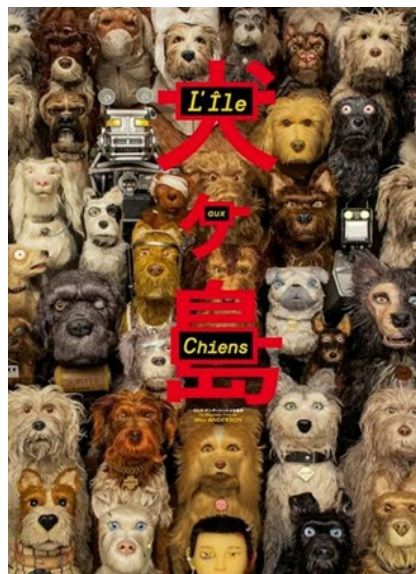
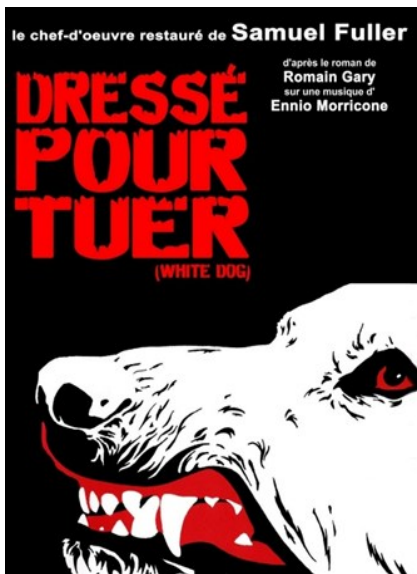
l'attention dans une salle obscure. Mais tout de même : à quand une séance qui leur serait réservée ? Par exemple avec le classique *La Féline*, signé Jacques Tourneur, ou son remake américain *Cat People* en VO, pour les chats bilingues. On peut aussi proposer *Chat noir, chat blanc* d'Emir Kusturica et, pour public chatons, les incontournables *Aristochats*, le méchant *Garfield* ou le malin *Chat potté*. Mais ça risque de miauler dans les multiplexes, plus litière à prévoir. Et si les matous s'échappent, il faut qu'à la fin de la séance, *Chacun cherche son chat*, comme le stipulait Cédric Klapisch.

Quant à une séance mixte toutou/matou pour visionner, au hasard, *Chiens et Chats*, avec les inénarrables Franck Dubosc et Philippe Lacheau, ce n'est même pas la peine de l'envisager, sous peine de violent trouble à l'ordre public.

Une question titille sans doute tous les propriétaires de chiens pessacais fanas de leur cinéma (les *eustachiens* ?), et leurs alliés : c'est pour quand, au Jean Eustache, nom d'un chien ?!! Mon doberman en frétille déjà de la queue, le chihuahua de ma voisine ne se sent plus pisser à l'idée d'y aller, et, de plaisir anticipé incontrôlable, son shih tzu se... (final censuré pour cause de vulgarité. Le lecteur complètera de lui-même.)



Les chiens au cinéma (iconochiens)



Elle était si jolie...

Claude Aziza

Ce fut une femme libre. La dernière, sans doute, dans ce siècle de lâcheté, de servitude et de compromissions. D'autres que moi, drapés dans le suaire de leur bien-pensance, aboieront en meute, fustigeant ses choix idéologiques. Mais, comme dit le proverbe chinois : « La bave du crapaud n'atteint pas la blanche colombe. » Je voudrais ici attirer l'attention du lecteur sur quelques films trop souvent négligés : deux péplums et trois westerns.

1956. BB n'est plus une débutante, mais pas encore une star internationale. Le 26 janvier sort un film de Robert Wise, *Hélène de Troie*, où elle joue le modeste rôle d'Andraste, la suivante de la belle Hélène. Neuf mois plus tard, le 13 septembre, elle a pris du galon, et quel galon ! Elle interprète Poppée dans *Les Week-*

ends de Néron, un film de l'Italien Steno. Aux côtés de Néron (Alberto Sordi) et de Sénèque (Vittorio De Sica), elle joue une fiancée que les concerts d'animaux dirigés par Néron empêchent de dormir !

Douze ans plus tard, en 1968, c'est la vedette d'un western de l'Américain Edward Dmytryk, *Shalako*, où elle forme avec Sean Connery un magnifique duo. On passera plus vite sur celui qu'elle a formé, en 1965, avec Jeanne Moreau dans *Viva Maria* de Louis Malle et encore plus vite sur celui qu'elle formera, en 1971, avec Claudia Cardinale, dans *Les Pétroleuses* de Christian-Jaque. Deux westerns franchouillards et faiblards.

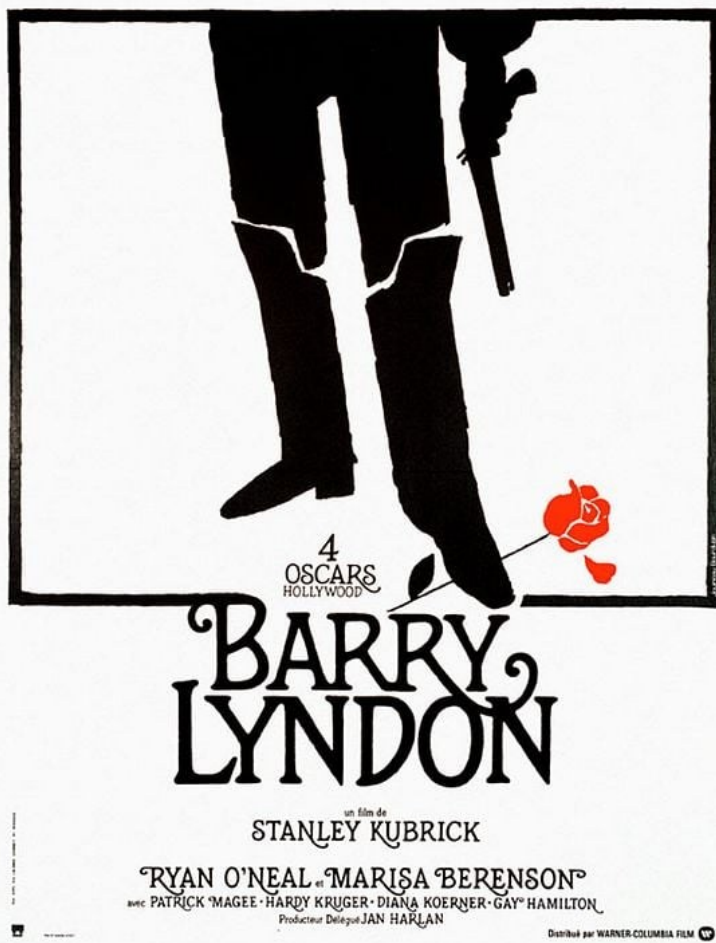
Aujourd'hui elle est morte, on pleurera longtemps.



Quand le cinéma s'affiche...

Michèle Hédin

Vous vous souvenez sans doute de l'affiche française du film *Barry Lyndon*, réalisé en 1975 par Stanley Kubrick. « Affiche offset en couleurs signée par Guy Jouineau et Guy Bourdige, célèbre tandem dont les noms apparaissent dans le cadre noir du dessin. La force de l'affiche est de parvenir à résumer en une image dépouillée la narration d'un film de près de trois heures. Les bottes symbolisent l'aristocratie, le pistolet représente les duels du film, et le destin brisé du héros se retrouve dans la rose qu'il piétine, le pétale qui s'en détache évoquant une goutte de sang. » (<https://www.cinematheque.fr>)



Une longue histoire

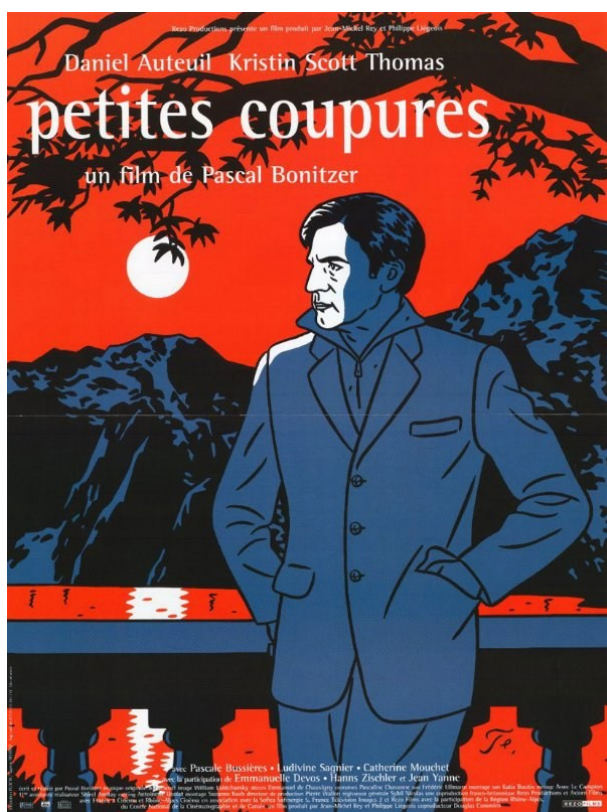
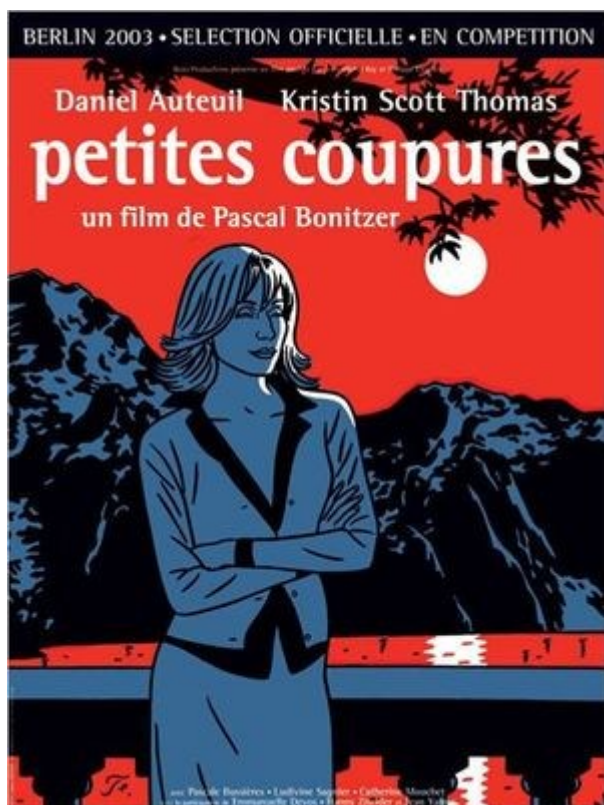
Aujourd'hui, avec l'apparition du numérique, la promotion des films a pris une nouvelle dimension (bandes-annonces, sites spécialisés

et podcasts...) et pourtant les moyens publicitaires classiques continuent d'exister, prolongement d'une activité artistique qui remonte au début du cinéma lui-même. La première affiche de cinéma, signée Marcellin Auzolle (1862-1942), a été réalisée en 1896 pour le film de Louis et Auguste Lumière *L'Arroseur arrosé*, considéré comme le premier film de fiction. Dès le début des années 1900, des sociétés comme Gaumont ou Pathé éditent elles-mêmes leurs propres affiches en faisant appel à des artistes maison ou à des ateliers spécialisés. Quant aux photographies d'exploitation, les plus anciennes, retrouvées dans les collections de la Fondation Jérôme Seydoux-Pathé par Stéphanie Salmon, leur directrice, remontent, elles, à 1901.

Dans un savant article, *L'Art de l'affiche de cinéma à la française*, résumé ci-dessous, Jean-Louis Capitaine, conservateur du musée de l'Affiche et de la Publicité de 1986 à 1991, retrace l'évolution de cet art jusque dans les années 2000.

« Longtemps considérée par les artistes et les affichistes comme un genre mineur, quelques tentatives artistiques de haute tenue accompagnent l'avant-garde française dans les années 1920 avec les productions de la firme Albatros et des affichistes comme Bernard Bécan, Boris Bilinsky, Erik Aes ou Manuel Orazi... C'est à cette époque qu'apparaît une nouvelle génération qui va donner au genre ses caractéristiques jusqu'à en faire un genre autonome de l'affiche publicitaire. Ce sont désormais les acteurs qui sont l'argument principal de vente au public. Une tendance qui perdure au XXI^e siècle comme le montre la campagne pour le film de Pascal Bonitzer, *Petites coupures* (2003), avec deux affiches créées par Floc'h mettant en avant les deux acteurs principaux, Daniel Auteuil et Kristin Scott Thomas.

C'est le dessin qui prédomine mais l'intervention de la photographie dans la technique d'imprimerie à la fin des années 1950 parachève cette évolution sans pour autant que l'affichiste disparaisse dans la tradition française car l'affichage demeure un support publicitaire important.



Nouvelle génération, nouvelles techniques

Avec la reproduction photographique et bientôt la création assistée par ordinateur, la profession rajeunit et évolue tout en conservant à l'affiche de cinéma ses caractéristiques graphiques. Dans les années 1970, la concentration des imprimeries favorise l'apparition de maquettistes à l'américaine mais les affichistes survivent néanmoins et une nouvelle génération voit le jour : Michel Landi prend le relais de René Ferracci, les illustrateurs de bandes dessinées tels Bilal, Druillet, Mœbius, Tardi se commettent dans le genre à côté d'autres affichistes de circonstance. »

Les collections du cinéma Jean Eustache

Dès l'acquisition du cinéma Trianon par la municipalité en 1990, le nouveau directeur du Jean Eustache, François Aymé, s'est attaché à conserver les affiches et les photos d'exploitation, afin de constituer une collection témoin pouvant servir lors des nombreux festivals thématiques organisés au cinéma. Périodiquement, les affiches des films qui vont être projetés au cinéma sont achetées aux distributeurs en plusieurs exemplaires, qu'il s'agisse du grand format traditionnel (120 x 160) ou d'affichettes au format 60 x 40, ces dernières ayant fait leur apparition dans les années 1970. Dès que les films ne sont plus projetés, elles sont stockées pour être enregistrées. Aujourd'hui ce sont plus de 7 000 titres, affiches et photos confondues, qui sont répertoriées et classées.



Quand le cinéma s'affiche... (suite)

On peut imaginer sans peine le volume que cela représente et la place que cela nécessite. Si les photos d'exploitation ne sont plus guère utilisées aujourd'hui, l'usage des affiches s'est diversifié, étendu au don pour les écoles et au prêt occasionnel à des structures amies, qu'il s'agisse de salles de cinéma de proximité ou du service culture de la mairie, pour des expositions notamment.

Une nouvelle stratégie ?

Depuis le mois d'octobre et la participation du cinéma à l'opération « Commerces en fête » au centre-ville, une nouvelle politique de gestion des affiches est en train de se mettre en place. Pour l'instant, la vente aux particuliers, à des prix défiant toute concurrence, nous a paru une solution possible, lors d'événements particuliers comme les deux journées organisées au moment des fêtes de fin d'année. Opération rendue possible grâce à l'engagement sans faille de quelques fidèles bénévoles, membres de l'association du cinéma Jean Eustache !

Une réflexion est en cours en vue de systématiser ces ventes qui, au-delà des cinéphiles passionnés, semblent intéresser les spectateurs et spectatrices du Jean Eustache. Mais c'est un travail au long cours !

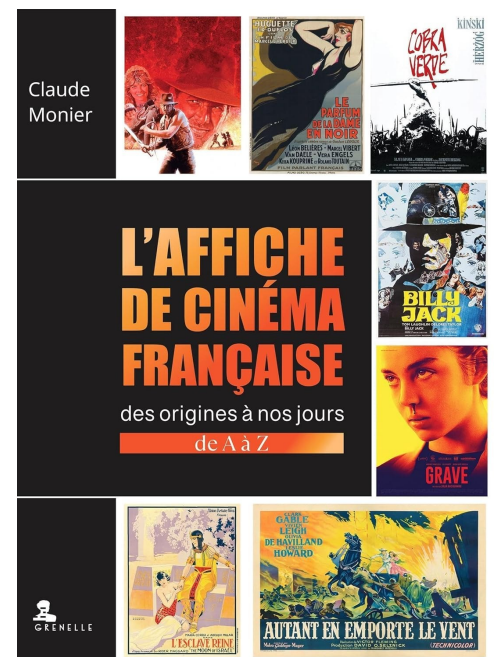
Deux ouvrages parus récemment témoignent de l'intérêt renouvelé pour ce pan de l'histoire du cinéma que constituent les affiches.



Dominique Besson. *Affiches de cinéma*. Mazenod, 17/09/2025 – 77 €
À travers une collection exceptionnelle de 220 affiches de films cultes, cet ouvrage retrace l'histoire du septième art depuis ses origines, à la fin du XIX^e siècle jusqu'aux années 2010

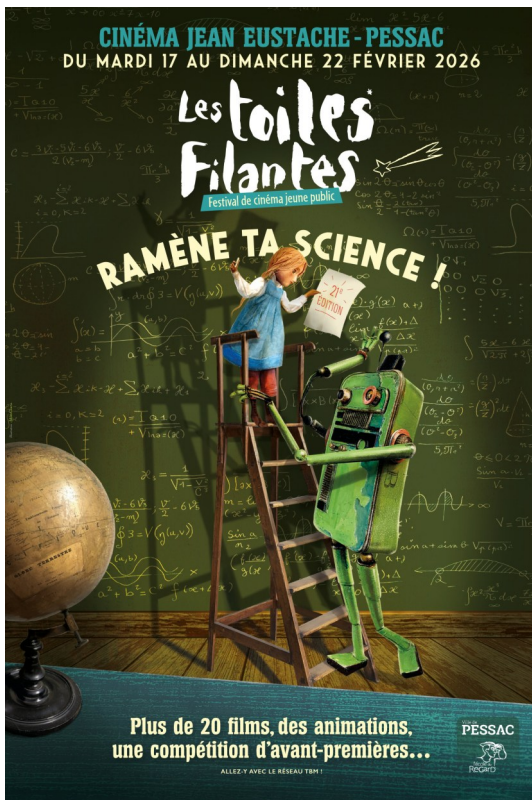
Claude Monier. *L’Affiche de cinéma française, des origines à nos jours de A à Z*. Gremèse, 13/11/2025 – 29,50 €

L'histoire de l'affiche de film au service du cinéma en 71 entrées de thématiques différentes qui se répondent entre elles et se complètent. Le lecteur peut donc choisir de consulter rapidement les entrées qui l'intéressent le plus, en profitant de la structure sous forme de dictionnaire du volume.



« Ramène ta science ! »

Michèle Hédin



Voilà une injonction qu'on n'entend guère dans les cours de récréation, ce serait même plutôt souvent l'inverse ! Mais aujourd'hui où la montée du déni scientifique et les attaques contre les chercheurs se font de plus en plus préoccupantes – et pas seulement aux États-Unis –, il paraît plus que jamais nécessaire pour une société d'affirmer combien il est important de valoriser la connaissance. Dans une période où les défis environnementaux, sanitaires et sociétaux se multiplient, la science n'a jamais été aussi essentielle pour fournir à tous les clés nécessaires à la compréhension du monde vivant.

C'est pourquoi, du 17 au 22 février 2026, la 21^e édition des Toiles filantes 2026 permettra, à hauteur d'enfant, de défendre une vision du savoir fondée sur l'observation, la raison et le partage.

Récits et personnages attachants

Voyages dans le temps (*Retour vers le futur*, dont la trilogie sera à l'honneur le vendredi 20), dans l'espace (*Le Voyage dans la lune* de

Ramus A. Siversten), portraits de scientifiques (*Tante Hilda – Mary Anning*), éveil à l'environnement et à l'équilibre des écosystèmes (*Bonjour le monde !*) ; prise de vue directe ou en *stop motion*, dessin animé, marionnettes, papier mâché ou découpé, il y en aura pour tous les goûts tant sur le sujet que sur la forme. Et pour tous les âges, car comme en littérature il n'est pas nécessaire d'être resté enfant pour apprécier l'aventure, la poésie, l'imagination et la portée humaniste de tous ces films proposés dans la sélection thématique. Certains clins d'œil sont d'ailleurs parfois spécifiquement destinés aux adultes.

Les films en compétition ne seront pas en reste. Venus du Royaume-Uni, du Québec, de Belgique ou de la République tchèque, parfois primés dans des festivals internationaux, tous les films sont présentés en avant-première à Pessac. On y retrouve la même belle diversité de forme (fictions en prise de vue directe, documentaire ou films d'animation en 3D) et d'inspiration (conte, aventure interstellaire, récit d'enfance ou d'écologie).

Des animations excitantes

Comme chaque année – c'est la règle aux Toiles filantes et inscrit depuis toujours dans l'ADN de la Mission Jeune public –, plusieurs des films seront accompagnés d'ateliers ou de débats préparés en collaboration avec des partenaires scientifiques de référence : Cap Sciences, l'INRAP, le Museum de Bordeaux - sciences et nature, l'Écosite du Bourgailh, le Bordeaux Imaging Center et son tout nouveau (et incroyable) microscope-Lego, la réserve naturelle géologique de Saucats...

Qu'on soit parents, grands-parents ou sans enfant, on aura tous quelque chose à découvrir, à mieux connaître, et de bonnes raisons de s'émerveiller... Une semaine à marquer de toute urgence sur son agenda !

Une salle « art et essai », c'est quoi ?

Patrick SERVEL



Pour faire simple, un cinéma *Art et Essai* est un cinéma qui a reçu un label octroyé par le CNC (Centre National du Cinéma et de l'image animée). Ledit label est attribué après analyse de la programmation passée ; celle-ci doit montrer qu'un certain nombre de films eux même *art et essai* ont été projetés. La boucle est bouclée.

Proprement dit le terme « art et essai » apparaît dans les années 1940. C'est avant tout par opposition à un cinéma fait de films purement commerciaux. Il vise à valoriser des œuvres innovantes, originales et étrangères.

À cette époque, avant-gardiste, *Art* signifiait film à vocation non commerciale et *Essai* désignait les films les plus radicaux. La programmation de ces films devait mettre en avant la créativité, l'expérimentation narrative ou formelle, ainsi que l'exploration de problématiques sociales ou philosophiques.

C'est en 1955 qu'est créée l'Association française des cinémas Art et Essai (l'AFCAE) ; association qui *promeut, soutient, accompagne les défenseurs d'un cinéma pluriel, audacieux, inventif hors normes, provenant des territoires du monde entier.*

En 1955, seules cinq salles estampillées « Art et essai » sur l'ensemble de la France ; elles étaient toutes à Paris : le Studio des Ursulines,

le Studio Parnasse, le Cinéma Le Saint-Séverin, le Studio des Champs-Élysées et le Cinéma Le Racine.

Le « cinéophile » naît dans ces années. Il souhaite pouvoir accéder à d'autres cinématographies que celle nationale, ou aux autres européennes.

Ce sont les années où vont apparaître des revues spécialisées comme *Positif* à Lyon avec l'historien du cinéma Bernard Chardère, cofondateur de l'Institut Lumière, et *les Cahiers du Cinéma*, qui avec Truffaut, Chabrol, Godard et d'autres, vont donner toutes leurs lettres de noblesse aux films et surtout à leurs auteurs.

L'État s'en mêle. Le ministre des Affaires culturelles (drôle de mot que ces *affaires...*), dès 1959, André Malraux va proposer de subventionner les salles labélisées au travers de déductions fiscales et d'un soutien financier.

Il faudra attendre 1962 pour que le premier classement Art et Essai voit le jour. Classement opéré jusqu'à maintenant par l'État *via* le CNC. À partir de 1962, toujours sous André Malraux, ce classement s'institutionnalise, il devient une politique publique du CNC, visant avant tout à promouvoir une diversité de films sur les écrans. En moins de dix ans, le nombre de salles passera de cinq à plus de 300. En 2020, 1 244 établissements, soit 60% des cinémas français, sont classés Art et Essai par le CNC qui y consacre un budget de 16 millions d'euros. En 2025, ce sont 1 317 cinémas qui ont obtenu le label Art et Essai.

Un cinéma situé dans une petite ville ne saurait avoir une programmation totalement Art et Essai ; elle ne remplirait pas le rôle de *cinéma de proximité* en ne proposant pas de films grand public. À l'inverse, dans une grande ville, il sera plus facile de se positionner en

niche, et proposer un très grand nombre de séances, sachant que d'autres salles auront une programmation plus large. C'est pourquoi il existe des catégories dans le classement Art et Essai.

C'est la proportion entre le nombre de séances Art et Essai et le nombre total de séances du cinéma qui va déterminer la Catégorie. Pour les films étrangers, seules les séances en VO sont prises en compte

Quel que soit le nombre de salles, un cinéma dans son intégralité est estampillé Art et Essai. Dans les années 1980, une ou plusieurs salles d'un complexe pouvait être Art et Essai. Ainsi au Katorza de Nantes seules les salles 3 et 4 étaient labélisées.

Les catégories :

A pour les cinémas de ville de plus de 100 000 habitants ayant un ratio minimum de 65%

B à E selon le ratio qui peut varier de 50% à seulement 15%

En 2025, 31 cinémas de Gironde étaient labélisés Art et Essai.

Comme énoncé plus haut, un cinéma comme l'*Utopia* de Bordeaux, peut programmer 98% de séances A&E, alors que les cinémas *Jean Eustache* de Pessac ou *la Lanterne* de Bègles ne peuvent programmer que 75% de séances A&E.

Un complexe comme le *Grand Écran* de la Teste-de-Buch, parvient à programmer 25% de séances A&E.

Les subventions annuelles vont pour les cinémas girondins, du plus haut à 97K€, au plus bas à 2K€. elles sont calculées selon la catégorie et le nombre d'entrées A&E.

Le nouveau cinéma *Utopia-Château de Palmer*, sera certainement lui aussi classé A&E ; il faudra cependant attendre une année d'exploitation pour qu'il obtienne, ou non, le précieux label. Au classique classement, se sont ajoutés dans le cadre des salles A&E, les labels sui-

vants :

Recherche et découverte
Jeune public
Patrimoine et répertoire.



Le cinéma *Jean Eustache* de Pessac détient ces trois labels.

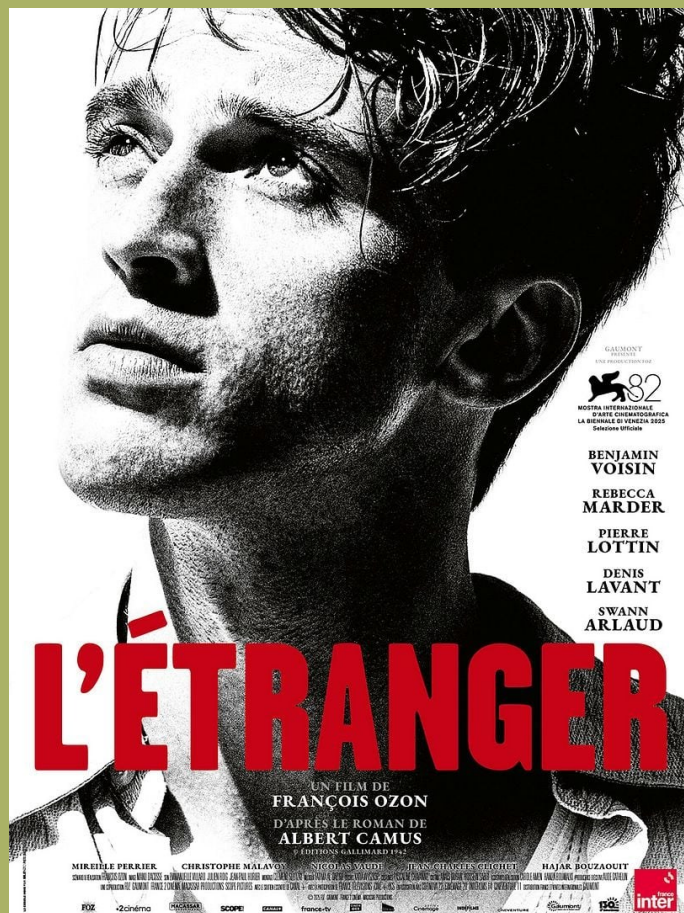
L'Art et Essai constitue une singularité propre à la France, caractérisée par un réseau unique qui se développe continuellement et s'adapte aux évolutions contemporaines. L'enjeu pour les salles de cinéma est de maintenir une identité affirmée, de (re)devenir des espaces de dialogue, de rencontres et d'animations, tout en proposant une programmation sur mesure dans un contexte où la consommation cinématographique tend à se banaliser et à devenir quotidienne notamment avec l'apparition des plateformes.

Nom	Commune
CAMPING MUNICIPAL	LE PORGE
CENTRE AUDIOVISUEL	CAPTIEUX
CENTRE CULTUREL	BIGANOS
CINE VILLAGE	ST ANDRE DE CUBZAC
CINEMA LA BRECHE	STE FOY LA GRANDE
COLONNES	BLANQUEFORT
COMPLEXE LE REX	CESTAS
EDEN	MONSEGUR
EDEN	PAUILLAC
ESPACE G. BRASSENS	LEOGNAN
GERARD PHILIPPE	GUJAN MESTRAS
GRAND ECRAN	ARCACHON
GRAND ECRAN	LIBOURNE
GRAND ECRAN	LA TESTE DE BUCH
J.EUSTACHE	PESSAC
JEAN DUJARDIN	LESPARRE MEDOC
JEAN RENOIR	EYSINES
LA DOLCE VITA	ANDERNOS LES BAINS
LA LANTERNE	BEGLES
LE 7 ÈME ART	SALLES
LE TRIANON	ST CIERS SUR GIRONDE
LE ZOETROPE	BLAYE
L'ETOILE	ST MEDARD EN JALLES
LOU HAPCHOT	HOURTIN
MAX LINDER	CREON
OCEANIC	SOULAC SUR MER
REX	LA REOLE
SALLE DES FETES	STE HELENE
SALLE LUX	CADILLAC
UTOPIA SAINT SIMEON	BORDEAUX
VOG	BAZAS

Les 10 films préférés des lecteurs de l'Eustache d'Encre en 2025



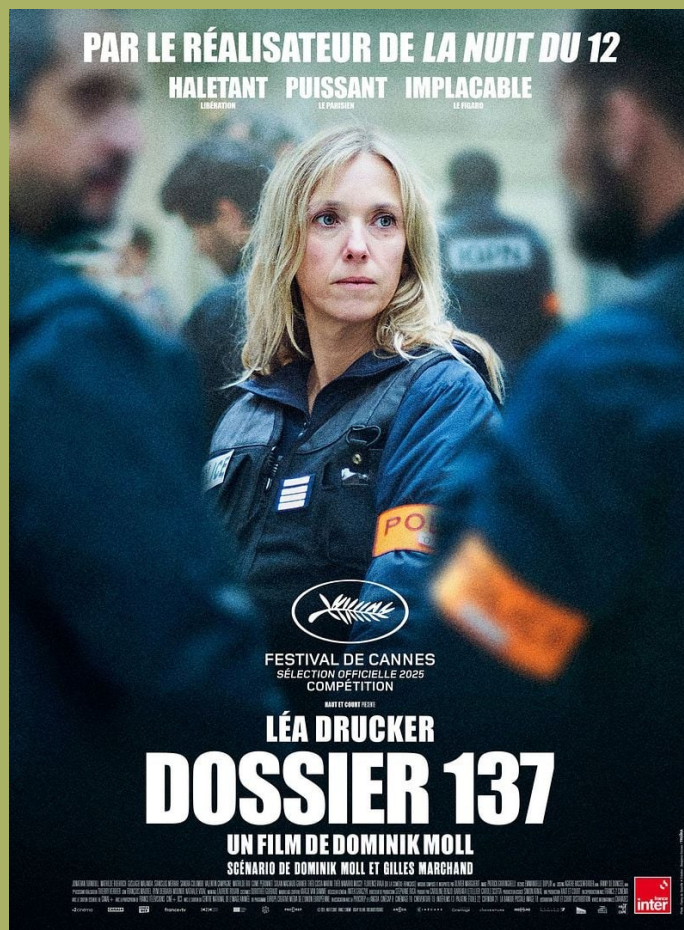
Première position



2^e Position



3^e Position



3^e Position

Les 10 films préférés des lecteurs de l'Eustache d'Encre en 2025



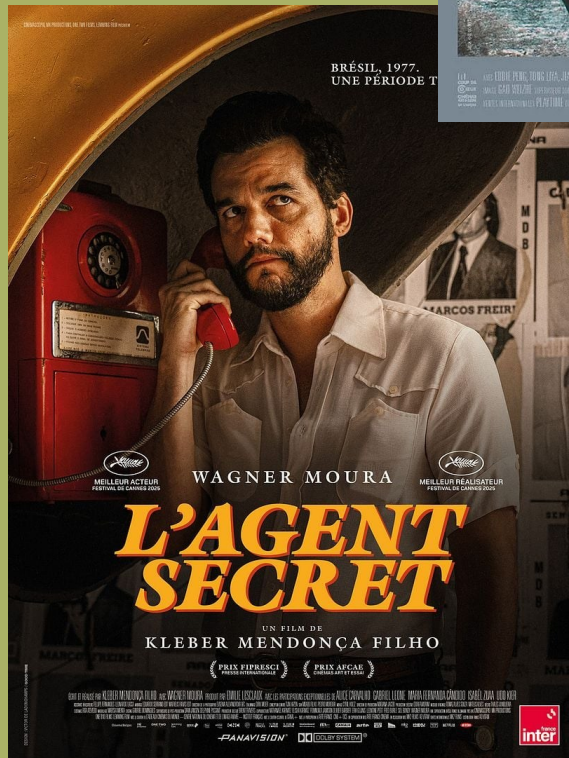
6^e Position



5^e Position



6^e Position



6^e Position



10^e Position



6^e Position

L'Enfer du décor

Hélène Hanusse

« C'est dans la boîte »... Les caméras sont à l'arrêt, fini l'excitation du tournage, l'équipe plie bagage, le convoi des semi-remorques s'ébranle, les kilomètres de câble serpentent au milieu des décors.

Ah ! Les décors... Ils peuvent devenir un cauchemar. Faut-il les stocker, les jeter à la déchetterie, les brûler ? Un long-métrage génère en moyenne 15 tonnes de déchets de décor et de mobilier et son empreinte carbone avoisinait les 750 tonnes de CO₂ il y a quelques années. Économie et écologie obligent, elle est maintenant passée à 350 tonnes, grâce aux primes et aux aides. Le président du CNC a lui-même mis en œuvre, en 2021, un plan de politique publique de transition écologique et énergétique, intitulé Plan Action.

Des cinéastes, des monteurs et des décorateurs se sont lancés dans une aventure d'envergure : l'anti-gaspi, plus facile à désigner qu'à réaliser ! Comment empêcher portes, fenêtres, rouleaux de moquette et panneaux décoratifs de partir en fumée dans des déchetteries de plus en plus monstrueuses ?

Tiens... à propos de fumée. Saviez-vous que pour réaliser la scène de l'incendie d'Atlanta dans *Autant en emporte le vent* (1939), le réalisateur Victor Fleming fit brûler de vieux décors inutilisés, notamment la grande palissade du village indigène du film *King Kong* (1933) ? On ne peut, hélas, utiliser ce procédé à l'envi, les feux n'étant pas légion dans le cinéma. Comment donc se débarrasser de ces monceaux de matériel ?

Plusieurs possibilités s'offrent actuellement aux productions, la plus simple étant la déchetterie, après un tri sévère. Solution de gaspillage, d'autant plus qu'il arrive que certains

décors réalisés ne soient pas utilisés lors du tournage. Il est toujours plus facile de jeter que de recycler !

Quelques studios ont cependant réussi à stocker des décors que les fans peuvent visiter. Ainsi, le tour du site de l'Universal Studios comprend des plateaux entiers de *Jurassic Park* ou *Gremlins*. Pour les aficionados les plus mordus, d'autres studios ouvrent leurs portes : courez voir la grotte de *Batman* à la Warner Bros de Los Angeles et faites un saut en Angleterre pour vous immerger dans l'atmosphère d'*Harry Potter* dans ses studios londoniens.

Parfois, soit à la demande du propriétaire des lieux, soit pour des raisons économiques, des décors et accessoires restent sur place, généralement dans des sites naturels. Ainsi, le village Hobbiton construit en 1999 en Nouvelle-Zélande, à Matamata, pour tourner la trilogie du *Hobbit* et *Le Seigneur des Anneaux*, s'étend sur une propriété privée d'une dizaine d'hectares. La ferme perdue est devenue lieu de pèlerinage et exploitation touristique... Quant aux revenus du propriétaire, ils ont explosé ! Une affaire juteuse !

Le destin des accessoires-décors n'est pas toujours aussi glorieux, par exemple le bus utilisé par Harrison Ford dans *Le Fugitif* (1993). On se souvient de la scène culte où le bus, après plusieurs tonneaux, se couche sur une voie de chemin de fer où il heurte un train. Encore aujourd'hui, les deux véhicules gisent abandonnés au bord des rails en Caroline du Nord, offrant le spectacle lamentable d'une épave,

véritable pollution visuelle. Seuls les touristes se réjouissent !



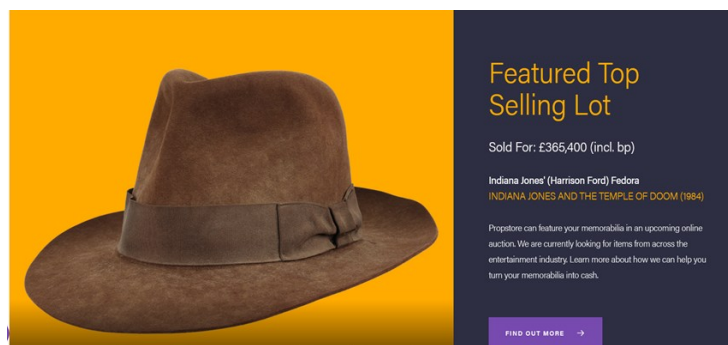
Depuis quelques années, une solution anti-gabegie gagne du terrain, à savoir le recyclage des décors et des accessoires car le stockage coûte cher. En France comme aux États-Unis, les Ressourceries ou Recycleries luttent contre tout le gâchis qu'occasionnent les tournages. La Ressourcerie de Montreuil et The Materials Oasis de Los Angeles servent d'entrepôts en tentant de donner une seconde vie à tout ce matériel. Location et revente permettent de sensibiliser les professionnels du décor (et les particuliers) à construire plus écologique. Plongeons dans cette caverne d'Ali Baba qu'est la Ressourcerie du cinéma à Montreuil, installée dans un lieu classé « architecture contemporaine remarquable » depuis 2021. Afin de réindustrialiser la ville, on décida en 1963 la construction d'un hôtel industriel dans les Hauts de Montreuil. Terminé en 1975, MOZINOR, étrange édifice vertical de 42 000 m², atypique et novateur, abrite, entre autres entreprises, les nouveaux locaux de cet exemple d'économie circulaire sur 1 300 m².



Feuilles décor par dizaines, matériaux bruts, plaques funéraires, vieux réverbères, on y trouve de tout. « Pour le dernier Astérix et Obélix, on a récupéré deux camions de 20 m³ remplis de décors construits pour une scène de 10 minutes », explique la co-fondatrice Karine d'Orlan de Polignac. Les feuilles décors sont facilement réemployables, les briques en polystyrène également – la destruction du polystyrène étant excessivement nocive. Les films à petit budget ou les pubs, et timidement, le BTP, viennent puiser dans un catalogue de plus en plus précis, fruit d'un énorme travail de référencement.

Mais où sont passés tous les accessoires iconiques ? La baignoire-sofa à pattes de lion de *Breakfast at Tiffany's* de Blake Edwards (1961) et celle de *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola (2006) auraient pu faire le bonheur de particuliers éclairés ! Des acteurs chanceux réussissent parfois à conserver un objet ou un vêtement utilisé lors d'un tournage.

Autre moyen pour les studios de gagner de la place... et de l'argent : la vente aux enchères, notamment de pièces historiques ou emblématiques tel le Fédora en feutre d'Harrison Ford fabriqué spécialement à Londres pour *Indiana Jones*.



L'inventaire s'avère hétéroclite :: la veste de Jack Nicholson dans *Shining*, la voiturette de Brad Pitt dans *Once upon a time... in Hollywood*, sans oublier la cuisine en Formica jaune repérée dans *Léon* de Besson. De nombreux collectionneurs se précipitent lors des ventes aux enchères et ne lésinent pas, surtout lors-

L'Enfer du décor (suite)

que la somme récoltée est destinée à une œuvre caritative.

S'il n'est pas facile de caser un morceau de décor ou du mobilier démesuré chez soi, on peut faire une descente à La Loge, un concept innovant dans le 9^e arrondissement de Paris, conçu l'été dernier par une cheffe costumière et une productrice. Dans un cadre inspiré des loges de cinéma, tout de rouge vêtu, on dépoussière la friperie classique. Les portants offrent des pièces uniques soigneusement sélectionnées, rescapées de films français récents. La clientèle est aussi éclectique que le stock : étudiants, stylistes, costumières et clients lambda viennent chercher la perle rare parmi les vêtements provenant de *Les Rêveurs*, *Chien 51* ou *La Femme la plus riche du monde...* À l'intention des curieux et des cinéphiles, une étiquette indique le nom du personnage et du film dans lequel il a été porté, parfois par l'acteur principal.

Il s'agit vraiment de la première friperie glamour française de ce type, se fournissant essentiellement chez les productions, une initiative au service du réemploi et de la réduction de la pollution engendrée par l'industrie textile.

Le cinéma s'approprie peu à peu les enjeux de développement durable dans son fonctionnement. Un des meilleurs avocats de ce nouvel état d'esprit est le collectif Ecoprod qui défend les productions audiovisuelles et cinématographiques respectueuses de l'environnement. Si l'on considère différents secteurs de l'industrie du cinéma, tels les déplacements et les transports, les énergies utilisées sur le tournage, les matériaux de construction des décors et des costumes, on comprend que le souci écologique a un rôle essentiel à jouer. Est-ce une raison pour bouder les grosses productions aux dépenses pharaoniques ? L'enfer du décor se résume-t-il à la pollution derrière les paillettes ?



Format de poche

Claude Aziza

En 2018, le film d'Alexander Payne, Downsizing, a triomphé – à juste titre – sur les écrans, en nous montrant des lendemains sous microscope. Mais qu'en était-il au temps passé ?

L'idée était déjà ancienne, qui faisait évoluer un personnage, Gulliver (Swift, *Les Voyages de Gulliver*, 1726, magnifique adaptation en DA de Dave Fleischer en 1939, DVD) ou Micromégas (Voltaire, *Micromégas*, 1752), dans un univers qui lui semblait infiniment petit. Mais il faudra attendre le XIX^e siècle et l'apparition de la littérature d'anticipation pour qu'un récit fondateur explore toutes les ressources de l'idée. Dans *Toujours plus petits*, un roman d'Albert Bleunard paru en 1893, trois hommes, peu à peu réduits à une taille microscopique, devront lutter contre une mouche et des fourmis, avant d'explorer une goutte d'eau en scaphandre.

Quelques années plus tard, le pas est franchi dans la science-fiction américaine. Ray Cummings imagine, dans sa nouvelle *The Girl in the Golden Atom* (1919), que suivront bientôt deux romans, que le héros, chimiste de profession, parvient à entrer, grâce à une potion magique, dans l'univers microscopique d'une bague en or. Même voyage chez Roman Fredrick Starzl, mais dans un grain de charbon : dans *Le Sous-Univers* (1928), un jeune couple s'égaré dans un monde infiniment petit d'où sortent bientôt, poussés par les lois de la relativité, les descendants de nos explorateurs partis, en temps relatif, depuis des millions d'années... Le voyage avait été plus simple pour Tarzan qui, en 1924, avait trouvé dans un coin de l'Afrique des hommes minuscules (Edgar Rice Burroughs, *Tarzan et les hommes-fourmis*) ou pour le héros de *La Planète oubliée* (Murray Leinster, 1954) qui vit avec un groupe d'humains sur une planète où tout est gigantesque. Ce que la TV retrouvera, en 1968,

avec la série d'Irwin Allen, *Au pays des géants* (2 saisons et 51 épisodes, 1968-1970, DVD).

Il manquait pourtant au thème la teinture sombre qu'allait lui donner, en 1928, le romancier français Maurice Renard. Dans *Un homme chez les microbes*, si le point de départ est cocasse (Fléchambeau, le héros, ne peut épouser celle qu'il aime car ses futurs beaux-parents le trouvent trop grand), le point d'arrivée est tragique : Fléchambeau, qui a commencé à rétrécir, ne peut plus s'arrêter. Après avoir lutté contre un chat, un frelon, une araignée, il s'enfonce dans un univers microscopique d'où il ressortira quelques mois après. Las, il a vieilli de soixante-cinq ans le temps que les savants de là-bas aient pu réussir à le réexpédier chez les siens.

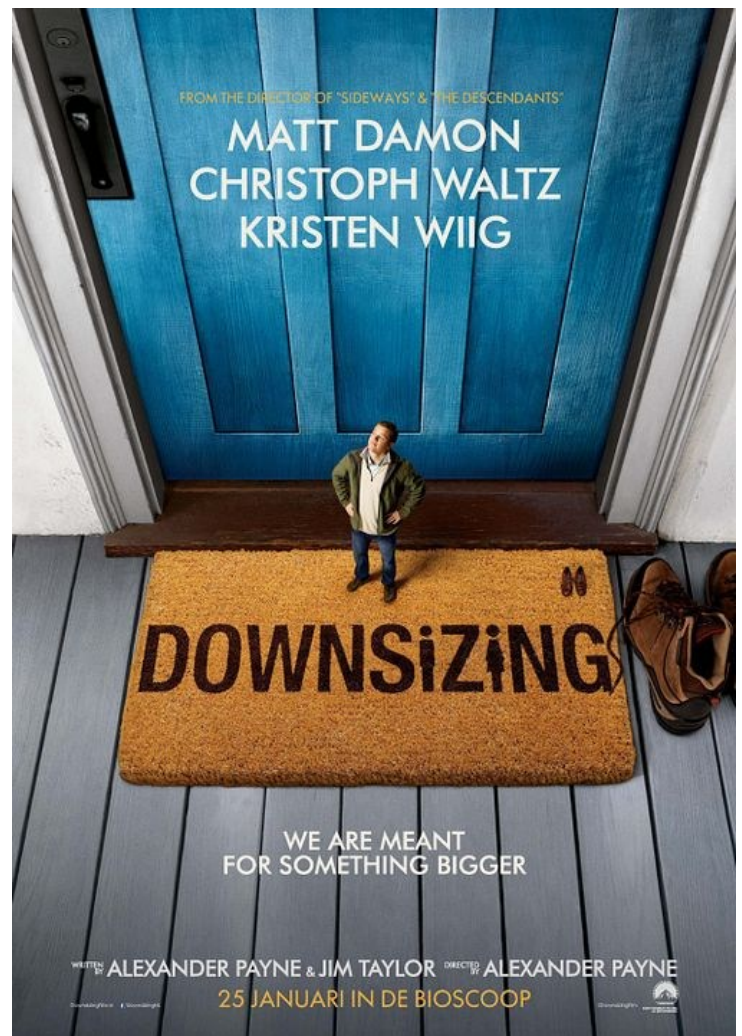
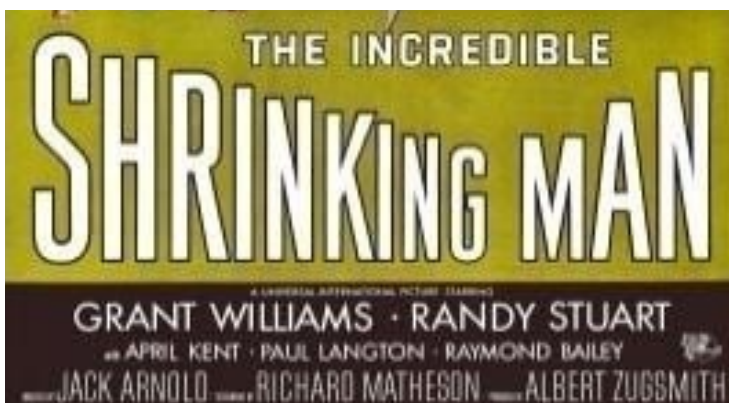
Mais, à vrai dire, aucun des textes cités, même celui de Maurice Renard, n'allait jusqu'à l'exploration des limites du thème, en s'attachant à la souffrance, la peur, la solitude de celui qui, peu à peu, disparaissait dans le néant. C'est justement cette « descente » aux enfers que racontent, à quelques années d'intervalle, un roman de Marc Wersinger, *La Chute dans le néant* (1947) et un autre de Richard Matheson, *L'Homme qui rétrécit* (1956). Là, le héros est seul jusqu'au bout avec son angoisse, dans un voyage sans retour.

Ce pessimisme, on ne le retrouvera plus au cinéma. Si l'adaptation du roman de Matheson par Jack Arnold, en 1957 (DVD), ne négligeait pas les effets spectaculaires, elle se terminait pourtant d'une façon positive et quasi métaphysique : le héros, réduit à la taille d'un atome, se trouvait alors dans un nouvel univers à sa mesure. Déjà, dans une BD de 1933, Clarence Gray avait envoyé son héros Brick Bradford (en France, Luc Bradfer) dans l'univers microscopique d'une pièce de monnaie. Un seul film, *Les Poupées du diable* de Ted

Browning (1936, DVD), avait pu atteindre la noirceur des romans, en racontant la « révolte » de poupées créées par un savant fou.

Mais, vulgarisé, le thème sera désormais utilisé à la sauce du récit d'aventures, dont la plus belle illustration reste *Le Voyage fantastique* de Richard Fleischer (1966) dont Isaac Asimov tirera un roman. Puis on le retrouva sous un aspect comique dans le contexte scolaire et familial de jeunes enfants, avec *Chérie, j'ai rétréci les gosses* (Joe Johnston, 1989, DVD) ou, en moins juvénile, dans *L'Aventure intérieure* de Joe Dante (1987, DVD). Sans oublier *Les Aventures de Tom Pouce* (George Pal, 1958, DVD).

Aujourd'hui le thème semble avoir refléuri depuis *Alice au pays des merveilles* (Tim Burton, 2010, DVD) et *Ant-Man* (Peyton Reed, 2015, DVD). Pourtant on n'y trouvera pas les préoccupations sociales et biologiques du film d'Alexander Payne, qui dénonce les mêmes travers de la société contemporaine, régie par la violence et le consumérisme, dans un monde en miniature.



Les Visiteurs – Le Sarrazin¹

Philippe Frontier

En chimie, un précipité est un solide insoluble qui se forme dans une solution liquide généralement à la suite d'une réaction chimique. Le solide, souvent un cristal d'un sel ou d'un composé moléculaire, apparaît quand la concentration d'une espèce chimique dépasse sa solubilité dans le solvant ce qui provoque sa séparation sous forme de particules visibles ou sédimentables. Bref, on n'y comprend pas grand-chose mais en résumé, c'est l'expérience de chimie la plus appréciée des lycéens pour la variété des couleurs obtenues, à égalité, pour d'autres raisons, avec la dissection de la grenouille en biologie. En un mot, on pourrait dire qu'un précipité est la réaction provoquée par l'introduction d'un corps étranger (cet article initialement destiné au numéro 69 a été écarté par manque de place) dans un environnement donné.



provoquée par l'introduction d'un corps étranger (cet article initialement destiné au numéro 69 a été écarté par manque de place) dans un environnement donné.

C'est exactement ce principe qu'a utilisé Jean-Marie Poiré pour construire le scénario des *Visiteurs*. Prenez deux personnages moyenâgeux : le comte Godefroy de Montmirail dit « le Hardi » et son écuyer Jacquouille « la Fri-pouille ». Préparez soigneusement les conditions de l'expérience grâce à un prétexte invraisemblable alliant forces occultes et passion amoureuse en respectant strictement les conditions de température et de pression. Propulsez les deux quidams au XX^e siècle, secouez

vigoureusement l'éprouvette et observez le résultat. Une succession de réactions en chaîne ne se fait pas attendre !

Le film *Les Visiteurs* n'est pas un cas isolé, comme vont le montrer les quelques exemples ci-dessous où le voyage dans le temps est le procédé le plus largement utilisé pour créer un choc de cultures.

Retour vers le futur de Robert Zemeckis (1985) : l'adolescent Marty McFly (Michael J. Fox) est envoyé en 1955 où il sera notamment à l'origine de l'invention du rock'n'roll par Chuck Berry.

Case départ de Lionel Steketee, Fabrice Éboué et Thomas Ngijol (2011) : deux demi-frères, l'un métis et l'autre noir, se retrouvent aux Antilles en 1780, alors que l'esclavage n'y est pas encore aboli.

Idiocracy de Mike Judge (2006) : cette fois encore, le voyage dans le temps se déroule vers le futur. Deux militaires se réveillent dans un futur où la décadence socioculturelle est telle que leurs QI moyens en font des génies.

Lost in Translation de Sofia Coppola (2003) : deux Américains (Scarlett Johansson, Bill Murray) se rencontrent dans un hôtel de Tokyo où ils sont perdus dans une culture qui leur est totalement étrangère.

Un prince à New York de John Landis (1988) : un prince africain (Eddy Murphy) débarque à New York où il est confronté à la fast food culture, au racisme latent et au capitalisme sans complexe des années 1980.

Un Indien dans la ville d'Hervé Palud (1994) :

Stéphane Machado (Thierry Lhermitte) apprend qu'il est le père de Mimi-Siku, un indien d'Amazonie âgé de 13 ans, qu'il décide de ramener avec lui à Paris.

La vie est un long fleuve tranquille d'Étienne Chatiliez (1988) : dans une ville du nord de la France, deux familles de milieux sociaux radicalement opposés n'auraient jamais dû se rencontrer...

Je m'arrête là car je crains de dépasser mon quota de caractères autorisé.

Je crois avoir démontré de manière rigoureusement scientifique que le précipité est le principe fondateur d'un grand nombre de films, tous genres cinématographiques confondus. J'aurais pu faire de même avec la littérature, les arts plastiques, la musique et la gastronomie, quoique, dans ce dernier cas, les résultats peuvent parfois être déroutants. Notre vie quotidienne non plus, n'échappe pas au précipité.

Accordons-nous une dernière expérience, dont j'indique au préalable les conditions de réalisation. Comme préconisé par les recommandations officielles, la température de la pièce est comprise entre 18 et 20 degrés. Le chat Milo a déserté le clavier de mon ordinateur sur lequel il a dormi toute la matinée et je viens d'effectuer quelques étirements neuronaux avant de reprendre la rédaction d'une *scène de culte* consacrée à *Star Trek* où j'indique que Monsieur Spock est capable de faire bouger volontairement ses oreilles. Je précise ensuite qu'environ 10 à 20 % de la population mondiale a également cette capacité qui dépend du contrôle des muscles auriculaires, un trait rare en grande partie héréditaire. Les lecteurs de *L'Eustache d'encre*, pour la plupart férus d'informations sérieuses, sourcées, vérifiées et re-vérifiées (comme en témoigne l'abondant courrier des lecteurs) sont tout ouïe et les quelques-uns qui sont en train de vérifier

qu'ils arrivent toujours à agiter leurs pavillons d'oreilles (autrement nommés auricules) s'enorgueillissent de faire partie d'une élite au talent unique. Tout va bien !



Mais si j'ajoute que Clark Gable pouvait également réaliser cette prouesse pavillonnaire et qui plus est, sans faire tomber sa perruque, je vous laisse imaginer les réactions outragées des autres membres de la rédaction...

« On ne peut pas asséner une fausse information (qui dit qu'elle l'est ?) sur la calvitie de Clark Gable, sans aucun signe de second degré... Même si nos lecteurs sont certainement très futés, il ne faudrait pas induire en erreur les plus naïfs d'entre eux... Un smiley 😊 lèverait un peu l'ambiguïté... Et si on ajoutait un avertissement au lecteur *Attention cet article est susceptible de contenir des traces d'humour...* Ou une note de la rédaction indiquant que les rédacteurs sont les seuls responsables de leurs propos... Ou mieux encore, un démenti de l'intéressé lui-même... *Ad lib...* »

Précipité !

¹ Godefroy de Montmirail et Jacquouille la Fripouille débouchent sur une route et tombent sur une voiture de La Poste conduite par un facteur noir qu'ils prennent pour un Sarrazin.



Soirée de soulèvements à Pessac

Esméralda et Progrès Travé



Mais oui, nous avons vécu une soirée exceptionnelle avec *Soulèvements* au Jean Eustache mercredi 14 janvier, film du réalisateur bordelais Thomas Lacoste, projeté en avant-première.

Imaginez une salle Fellini pleine, avec bien sûr des habitués du cinéma, mais aussi des spectateurs venus de plus loin, curieux de découvrir un film dont ils ont entendu parler, et surtout des jeunes personnes, arrivant groupe après groupe, s'interpellant et se casant dans les places encore disponibles. Et ça, ça fait rudement plaisir aux familiers du cinéma que nous sommes !

Bravo pour cette séance portée par Sarah Beaufol, chargée du développement des publics lycéens et étudiants au cinéma Jean Eustache, en partenariat avec l'association Cultiv'Actions basée à l'UFR Humanités Université Bordeaux Montaigne.

C'est une forêt de bras qui s'est levée en signe de salut, sur proposition de la productrice Julie Paratian (Sister Prod), pour une photo envoyée au réalisateur retenu du côté de Brest par une autre présentation. Car Thomas La-

coste sillonne la France à un rythme fou : une, voire deux séances par jour.

Succès

Effectivement le film rencontre un grand succès avant même sa sortie fixée au 11 février. La critique est élogieuse : « *Soulèvements* requinque. Le nouveau film de Thomas Lacoste brosse le portrait bouleversant d'une jeunesse portée par l'amour de la nature » (*Le Monde*) ; « Réflexif et intime... nous ouvrant au champ de tous les possibles » (*Télérama*) ; « Film vivant, émouvant, riche d'humanité désirable, un document d'utilité publique » (la LDH) ; « C'est une vraie bouffée d'énergie et d'optimisme » (l'AFCAE).

Quel est donc ce film ?

« Un portrait choral à seize voix, seize trajectoires singulières, réflexif et intime d'un mouvement de résistance intergénérationnel porté par une jeunesse qui vit et qui lutte contre l'accaparement des terres et de l'eau, les ravages industriels, la montée des totalitarismes et fait face à la répression politique. Une plon-

Soirée de soulèvements à Pessac (suite)

gée au cœur des *Soulèvements de la Terre* révélant la composition inédite des forces multiples déployées un peu partout dans le pays qui expérimentent d'autres modes de vie, tissent de nouveaux liens avec le vivant. » Voilà le synopsis.

Sur le terrain

Au cours des 105 minutes du documentaire, nous vivons avec des femmes et des hommes qui, au fil de leur prise de conscience, se sont progressivement engagés dans des luttes qu'ils estiment vitales pour leur environnement. Ils ont choisi un mode d'existence au plus près de leurs convictions. « Des jeunes personnes engagées dans la lutte pour le climat ; des paysannes et paysans qui travaillent au développement de modèles agroécologiques respectueux des milieux de vie et attachés à la défense des terres ; des militantes et militants investies dans les Zones à défendre (ZAD) ; mais également des habitant·es et des collectifs locaux désireux de protéger leur territoire et leurs écosystèmes face aux projets imposés et polluants » précise le réalisateur. Et il nous embarque à travers le pays, du Tarn (contre un projet d'autoroute inutile) au glacier de la Gironde (menacé par une installation touristique), en passant par les mégabassines de Sainte-Soline, Notre-Dame-des-Landes et d'autres contrées encore.

Le point de vue

Thomas Lacoste révèle ces femmes et ces hommes face caméra, sans donner aucun nom propre ou lieu de vie ; l'idée est de montrer comment chaque personne est ancrée dans le territoire au sein duquel elle est engagée, à la fois dans une lutte mais aussi dans des savoir-faire. Montrer leur jeunesse mais aussi leur maturité, les liens transgénérationnels qui sont tissés, mettre en lumière ces personnes afin qu'elles ne puissent plus être confondues avec l'image négative colportée. Et pour cela

leur donner du temps au cours d'entretiens où elles peuvent développer leurs idées sans être pressées de questions, ni commentées en voix off. Ces entretiens alternent avec des images tournées en extérieur et avec des archives en noir et blanc confiées par *Les Soulèvements de la Terre*.

Échanges et éco-production

À Pessac, notre séance a été suivie d'un échange avec la productrice Julie Paratian, accompagnée de Claire Verlhac, du bureau d'accueil des tournages, et de Pierre Poymiro, « éco-référent », tous deux appartenant au bureau d'accueil des tournages de la Gironde. L'occasion de trouver des informations sur les conditions concrètes de réalisation du film. Ainsi des précisions sur les partis pris cinéma pour le plus grand respect des témoins au regard de la sensibilité du thème traité ; une minutieuse préparation en amont des rencontres pour une approche réussie ; une durée de tournage brève avec des déplacements calculés attentivement vu l'éloignement des lieux filmés ; une équipe de tournage réduite à 4 ou 5 personnes pour plus d'intimité (et de fait des dépenses limitées) ; des solutions alternatives pour minimiser les frais de transport, d'hébergement, de nourriture, d'énergie. C'est une démarche de sobriété, tout à fait en phase avec le propos du film et les valeurs des protagonistes : vivre en pesant le moins possible sur l'environnement.

Label Film vert !

Le film a d'ailleurs reçu le label *Film vert* et les intervenants expliquent que ces principes d'éco-production pour un impact carbone réduit deviennent une préoccupation partagée dans le monde du cinéma. Ainsi le rôle du bureau d'accueil des tournages est de recenser, faire connaître et faciliter l'accès aux ressources locales en termes de savoir-faire, de bâtiments et aussi d'espaces naturels, tout en

préservant ceux-ci de dommages éventuels. Et un soutien professionnel est dispensé grâce au conseil de l'éco-référent. Rechercher des économies d'énergie, valoriser la vie des territoires et favoriser la création cinéma, on ne peut que saluer l'éco-production

En conclusion, reprenons les propos d'un spectateur : « Ce film est beau, combatif, consolant, drôle, émouvant, intelligent, stimulant. Allez le voir, il donne beaucoup de force. »



Thomas Lacoste, né à Bordeaux en 1972, vit et travaille à Paris. En 1994, il fonde la revue internationale de pensée critique *Le Passant Ordinaire* et, en 1997, les *Éditions du Passant*. Il crée et dirige de 1999 à 2005 le festival Les Rencontres Internationales de l'Ordinaire (RIO : cinémas, littératures et sciences humaine & sociales). En 2006, il lance, avec le physicien Georges Debrégeas, *L'Autre campagne* et codirige l'ouvrage éponyme, préfacé par Lucie et Raymond Aubrac. Il réalise cette même année les *Portraits d'idées* pour le quotidien *Libération*. En 2007, il fonde le réseau international transdisciplinaire La Bande Passante. En 2012, 47 de ses ciné-entretiens sont réunis dans un coffret DVD *Penser critique, Kit de survie éthique et politique pour situations de crise(s)* aux éditions Montparnasse. En 2015, il anime à Toulouse un Chantier Nomade cinématographique sur le thème *Frontière-s*. Parmi ses principaux travaux filmiques figurent *Réfutations* (2007), *Universités, le*



grand soir (2008), *Les mauvais jours finiront – 40 ans de justice en France* (2009), *Ulysse Clandestin, ou les dérives identitaires* (2011), *Notre Monde* (2013) – présenté au Jean Eustache – et *L'Hypothèse démocratique, une histoire basque* (2022). *Soulèvements* (2025) est son dixième long-métrage.



Les coulisses du Jean Eustache

Letton(ante) Zane – Partie II

Céline Thibaut

Lors du précédent numéro, nous avons laissé Zane Lukina s'affairer dans le couloir d'expositions du cinéma pessacais. Aujourd'hui, elle nous mène à ses sources, natales et artistiques. Une sensibilité esthétique nourrie dans le giron des pays baltes...

D'où vous viennent cette vibration et cet œil artistique ?

Je ne suis pas galeriste ! Mais j'ai fait les Beaux-Arts à Riga, capitale de la Lettonie. On y entre à l'âge de 10 ans environ, sur concours, il faut déjà savoir maîtriser un peu les motifs « classiques ». Je me souviens m'y être préparée pendant un an, principalement en dessin, mon art de prédilection.

L'enseignement était très classique, nous y apprenions les ombres, les proportions, diverses techniques, ainsi que l'anatomie, et on nous dispensait une solide culture en histoire de l'art. La créativité, les idées, étaient réduites à peau de chagrin à l'époque de la Lettonie soviétique. Cet apprentissage artistique se poursuivait jusqu'au baccalauréat. Ayant baigné très jeune dans un univers plastique, c'est assez naturellement, et non sans enthousiasme, que je coordonne aujourd'hui les expositions du Jean-Eustache.

Si vous ne deviez retenir que trois souvenirs d'expositions au Jean-Eustache ?

Je pense immédiatement à Fernando Cometto, artiste argentin : il questionne intelligemment notre vie sociale en adoptant un regard « second degré ». J'aime la palette de couleurs de ce sociologue de formation, son regard « scénographique » et poétique en même temps. Sinon, il y eut aussi l'expo photo d'Ange Perez, un véritable événement ! Dans

ses photos en noir et blanc affleurent sa maîtrise, sa générosité, sa vitalité (bien qu'il soit à ce jour le plus âgé de nos exposants !), sans oublier son côté espiègle qui nous porte à sourire. Et puis... Laima Puntule. Organiser



la mise en espace d'œuvres de cette artiste lettone, une connaissance de longue date, fut une véritable aventure. J'avais vu et apprécié son exposition pendant mes vacances estivales en Lettonie. La profondeur bleue de ses toiles, entre réalité et abstraction, m'avait fascinée. Elle a vraiment le talent de transmettre l'essentiel. Laima habite depuis vingt ans au Danemark et ses peintures ont fait un long chemin depuis Copenhague pour se donner à voir à Pessac... D'ailleurs, impressionné par son art, un galeriste local l'avait invitée à collaborer et avait organisé une exposition de son travail à Bordeaux. Mais c'est une autre histoire...

Mais mes coups de cœur dépassent largement ces trois artistes cités. Tous nos exposants m'émeuvent ou me surprennent à leur façon ; grâce à eux, j'ai découvert de nouvelles manières de penser l'art et de nombreuses techniques, particulièrement en photo que je maîtrise moins bien. À chaque rencontre, un lien se crée et une inspiration se partage.

Que nous réservez-vous pour les mois à venir ?

L'année 2026 a démarré avec la prolongation du travail plastique de Julien Gavard, visible jusqu'au 8 février. Ensuite, du 9 au 22 février, tout l'espace sera occupé par le festival jeune

public « Les Toiles Filantes », consacré cette année à la science (y compris par des installations spécifiques à cet événement annuel).

Puis, tout le mois de mars, jusqu'au 08 avril, seront exposées les photographies de Gérard Ouldbabaali. Cet artiste a passé beaucoup de temps en Lituanie afin d'immortaliser les dernières chanteuses porteuses d'une tradition de mélodies uniques, inscrites au patrimoine de l'humanité.

Quand vous irez au cinéma désormais et que Zane vous tendra à l'accueil le sésame pour monter l'escalier, rappelez-vous : elle vous propose en bonus un entracte, le temps de savourer une douceur exclusivement visuelle en trois dimensions. Contournez les marches, et hop, le temps de dix mètres sur trois, moins de quinze foulées, découverte et détente vous cueilleront.*

* Le couloir d'exposition se situe tout au fond du hall, sur votre gauche.

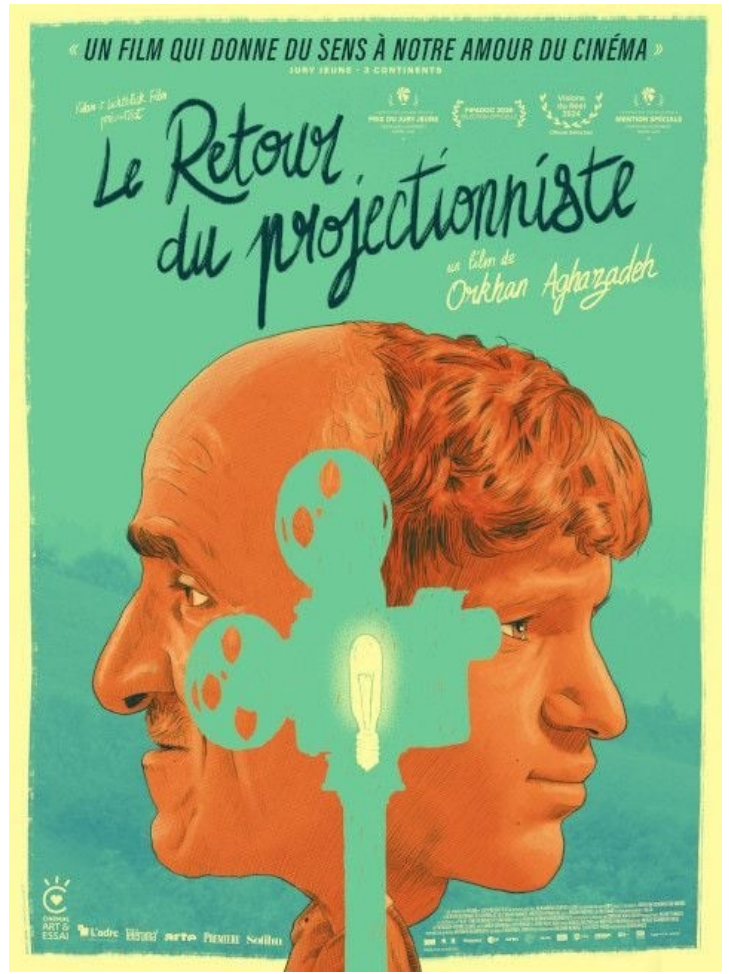


Bâtisse des Beaux-Arts à Riga: ce bâtiment en style néogothique était occupé par l'école des Beaux-Arts et, dans la partie centrale, par l'Académie des Beaux-Arts de Lettonie.



Exposition à venir : Gérard Ouldbabaali

Bientôt dans nos salles



Le photoscope de Catherine

Catherine Vincent

CANAL SAINT-MARTIN, PARIS, CINÉMA



Jane Birkin 1946- 2023

Passerelle Jane Birkin

Collaboration à ce numéro :

Claude Aziza
Françoise Alaerts
Hervé Bry
Hélène Hanusse
Michèle Hédin
Philippe Frontier
Patrick Richet
Patrick Servel
Edouard Sivière
Céline Thibaut
Esmeralda Travé
Progrès Travé
Catherine Vincent

Coordination :
Michèle Hédin

Mise en page :
Patrick Servel

Direction de la publication :
Jean-Marie Tixier

Contact :
✉ leustachedencre@orange.fr

MOOVIZZ

LE PODCAST **CINÉMA**

LE **PODCAST**
CINÉMA QUI
DISSÈQUE LES FILMS
SANS ANESTHÉSIE

WEB



PODCAST

Spotify
Deezer
Apple
YouTube



LÉGISTES

Hervé Bry
Patrick Serval

moovizz@orange.fr